

Le fleuve. Vincent Lambert, Isabelle Miron, Werner Lambersy et Pierre Nepveu

David Laporte et Judy Quinn

Numéro 143, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laporte, D. & Quinn, J. (2016). Le fleuve. Vincent Lambert, Isabelle Miron, Werner Lambersy et Pierre Nepveu. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (143), 14–17.

Autoportraits de l'intellectuel en fleuve*

J'écris fleuve de Vincent Lambert et Isabelle Miron



Fascine à Rivière-Ouelle (2014)



Par
DAVID LAPORTE**

Ironie du sort, voilà peut-être qui résume le mieux les circonstances entourant la

publication de *J'écris fleuve*¹. À peine les cinq milliards de litres d'eaux usées montréalaises avaient-ils franchi le golfe du Saint-Laurent que paraissaient ces textes de plus d'une trentaine de contributeurs issus de spécialités diverses. Une modeste mais superbe façon de racheter des outrages qui ne datent pas d'hier, d'expié le traitement cavalier dont le fleuve accuse depuis trop longtemps les néfastes retombées.

Il y a presque 25 ans, Luc Bureau déplorait la rupture, occasionnée par la Conquête, des relations imaginaires entre les Canadiens français et le Saint-Laurent. Se cramponnant à la terre afin d'assurer leur survivance, ceux-ci auraient selon le géographe tourné le dos au fleuve afin d'investir d'autres espaces fondateurs, ceux du Nord en particulier, que le discours des élites, ces bons magiciens de la propagande, métamorphosera plus tard en

Terre promise². Le collectif dirigé par Vincent Lambert et Isabelle Miron signe en ce sens une espèce de retour du refoulé³, en accordant au Saint-Laurent la place qui lui échoit au sein du panthéon de la mémoire collective. De facture très libre, alternant notamment entre prises de position écologiques et récits de création, *J'écris fleuve* dessine de nombreuses lignes de force thématiques qui assurent la cohésion de l'ensemble.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE FLEUVE

Avant le Saint-Laurent, il y a le Katarakoui ou le Magtogoek, le chemin-qui-marche des Algonquiens, fleuve aux grandes eaux creusé d'un coup d'ongle par le Grand Esprit. Puis à l'arrivée de Cartier, c'est au tour de la « Grande Rivière de Canada » de s'imposer dans le langage courant. Le toponyme traduit son rôle central dans l'établissement colonial, en rattachant Pointe-des-Monts à Kingston, que séparent un peu plus de mille kilomètres de voie navigable. Une envergure rien de moins qu'exceptionnelle qui justifie sans peine sa présence parmi les mythiques Mississippi, Nil, Amazone et Mékong de ce monde. Le fleuve est par le fait même histoire. Il charrie avec lui l'épopée d'un peuple et la généalogie de rencontres venues enrichir le curriculum génétique des premiers habitants. Peut-être est-ce le sens à accorder aux paroles de Pierre Perrault, lorsqu'il déclare le Saint-Laurent religion du paysage. Selon l'acceptation étymologique de *religere*, religion signifie « relier », et le Magtogoek est bien



© Céline Marcotte



ce principe unificateur qui relierait les êtres par une sorte de conscience transcendante : « Pour chaque culture, pour chaque territoire, précise le philosophe Georges Leroux, le fleuve soutient une identité et nourrit un monde ». La Grande Rivière de Canada renvoie aux commencements d'un monde, le nôtre, mais les origines de ce « fleuve amniotique » (Michaël La Chance) prennent aussi leur source en marge du temps historique, dans la temporalité sacrée du mythe. À l'écart des mythologies nationales qui permettent de cimenter la collectivité en lui offrant une vision unifiée de son passé et une représentation de sa destinée, d'autres mythologies plus personnelles s'édifient sur la base de l'expérience vécue.

LA MÉMOIRE DE L'EAU

Reliquaire de la petite histoire, bassin de souvenirs insubmersibles, le fleuve conserve en ses eaux moirées la mémoire des beaux jours. Étienne Beaulieu, Natasha Kanapé Fontaine, François Paré, Stéphanie Pelletier et Judy Quinn se tournent vers l'enfance, lorgnent à travers le filtre de

la nostalgie pour offrir une plongée dans leur rapport intime au Saint-Laurent. De son côté, Maxime Raymond Bock le contemple par-delà les traînées de poussière soulevées par la circulation de la rue Notre-Dame, depuis le parc Belle-rive. Employé au service de la piscine municipale, il égrène les journées d'été caniculaires en exhibant sa verve de jeune adulte dans un maillot de sauveteur, avant de se résigner à remettre sa démission. Et l'on accueille avec joie sa petite entorse au pacte de lecture, comme l'on apprécie les équipées en vélo de Daniel Canty, dont le récit est campé en retrait du Saint-Laurent où seuls les essaims lointains d'éphémères en rappellent la tranquille et imperturbable présence, modeste épopée d'une jeunesse grisée par l'aventure et les découvertes. Sur des centaines de kilomètres, le fleuve côtoie ainsi des millions de riverains, de Gaspé à Montréal, il irrigue l'imaginaire de tout un chacun et berce leur quotidien. En prendre soin devrait donc en toute logique relever des règles de bon voisinage les plus élémentaires. Et pourtant.

POUR LA SUITE DU MONDE

Une photo, splendide, d'Isabelle Duval, disposée au centre du recueil, vaut bien mille silences. Une carcasse de voilier y pique du nez dans les glaces de Baie-Saint-Paul, le mât de misaine basculé à angle de 45°, comme si sa course vers le fond avait été suspendue au beau milieu du naufrage. Il est minuit moins une, semble indiquer le cliché, le bateau tangué et échouera si un changement de cap ne corrige pas bientôt la trajectoire vers laquelle s'engagent les politiques gouvernementales. Plusieurs auteurs – le défunt Frédéric Back, Jean Bédard, Pierre Bertrand – soulignent l'urgence d'agir pour la préservation de l'écosystème fluvial. D'autres encore resservent la harangue alarmiste d'un discours conservateur de surface, sans véritablement se détacher des lieux communs. Philippe Ducros en revanche a fait

Un fleuve est une religion du paysage. Un regard à deux parois. Le tambour du visuel. Tout se déroule à la hauteur de l'eau grandiose, ce haut lieu des mirages, synthèses du masque, chemin des découvertes.


Pierre Perrault, « Notes préparatoires à *La grande allure* », p. 180.

[J]e ressentais moins le besoin de me séparer du monde, de répéter ce geste qui, dit-on, avait créé le monde, en en séparant les éléments (l'eau, l'air, le feu, la terre), puis l'homme en le séparant du monde pour qu'il puisse trouver cela beau... et le détruire.

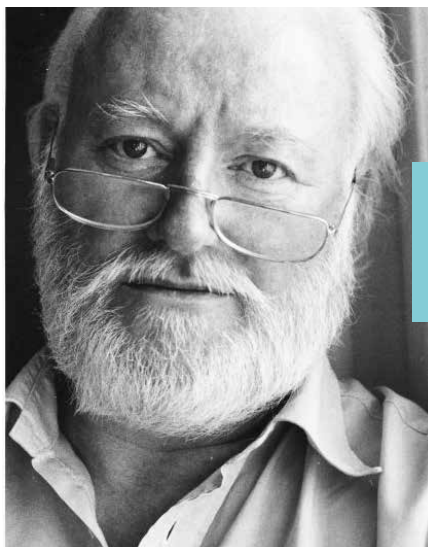
Yvon Rivard, « Le fleuve et Gabrielle Roy au milieu de leur vie », p. 188.

ses devoirs et livre, statistiques à l'appui, un coup de gueule bien senti à l'endroit du ministre de l'Environnement David Heurtel au sujet de ses grenouillages dans la gestion du dossier Énergie Est à Cacouna : « Tu devrais être la digue de ce que les autres ministères veulent nous faire avaler [...]. Mais non. Tu es en train de vendre le fleuve, la colonne vertébrale, l'artère fémorale de notre nation au nom de cette drogue à laquelle l'humanité est junkie et qui mène aux pires violences, le pétrole ».

Il y a cette autre image forte, d'André Carpentier celle-là, d'un obus catapulté durant des tirs d'essais dans le lac Saint-Pierre, avec quelques centaines de milliers de ses semblables, et retrouvé sur l'estran de Cap-Santé où le flâneur incrédule le découvre, sis entre deux rochers. L'histoire a de quoi surprendre, mais l'obus n'est rien de plus que le symbole

des violences ordinaires perpétrées chaque jour contre le fleuve et c'est précisément à un examen de conscience collectif aussi urgent que nécessaire qu'en appelle cet exercice de géopoétique. Agir pour la suite du monde, dirait le vieux pêcheur de marsouins immortalisé par le cinéaste Pierre Perrault, pour les générations à venir. Tout se passe comme si une loi tacite de temporisation et de délégation, celle du moindre effort et du « passer au suivant », tuait dans l'œuf toutes vellétés conservationnistes dignes de ce nom. L'action citoyenne doit pourtant impérativement relayer les tenants de l'immobilisme confits dans la pensée magique. Il est minuit moins une depuis trop longtemps déjà. 

D'un fleuve à l'autre Werner Lambersy



Werner Lambersy



Par
JUDY QUINN*

Les contributeurs

Frédéric Back	Michaël La Chance
Étienne Beaulieu	Christiane Lahaie
Jean Bédard	Vincent Lambert
Pierre Bertrand	Gatien Lapointe
Maxime Raymond	Yves Laroche
Bock	Martin Leclerc
Antoine Boisclair	Kateri Lemmens
Roland Bourneuf	Mahigan Lepage
Daniel Canty	Georges Leroux
André Carpentier	Paul Chanel
Domingo Cisneros	Malenfant
René Derouin	Isabelle Miron
Denise Desautels	Jean Morisset
Philippe Ducros	Pierre Nepveu
Louise Dupré	Pierre Ouellet
Isabelle Duval	François Paré
Bernard Émond	Stéphanie Pelletier
Lise Gauvin	Pierre Perrault
Mélissa Grégoire	Judy Quinn
Natasha Kanapé	Yvon Rivard
Fontaine	Lucie Sauvé
Naïm Kattan	Jean Sioui

* La formule est empruntée à Kenneth White, *L'esprit nomade*, Grasset, Paris, 1987, p. 262.

1. Sous la dir. de Vincent Lambert et Isabelle Miron, *J'écris fleuve*, Leméac, Montréal, 2015, 214 p. ; 21,95 \$.

2. Luc Bureau, *La terre et moi*, Boréal, Montréal, 1991, p. 206.

3. Le refoulé, rappelle Pierre Bayard, est d'ailleurs un concept freudien conçu en termes de « pays intérieur », dont la dimension est à la fois collective et individuelle. Voir Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* Minuit, Paris, 2012, p. 91-92.

** David Laporte, voir page 36.

La maison parisienne Opium publiait l'automne dernier le grand poète belge de langue française Werner Lambersy. Celui-ci recevait en 2015 les prix Mallarmé et Pierrette Micheloud pour *La perte du temps*, recueil influencé par les philosophies orientales, tout en silences, dirait-on, tant il a l'art de laisser de petits trous entre les vers.

Lambersy écrira en outre à propos du livre primé : « On n'aura pratiqué dans ce recueil que les contraintes d'écouter et de rendre, sur un maigre instrument, la partie du souffle qui, comme le vent dans les arbres, tutoie les feuilles avant d'en emporter plus loin le frisson ».

C'est de la même manière toute guillevecienne que Werner Lambersy évoque dans *Escaut ! Salut / Schelde ! Gegroet*¹ le fleuve qui traverse une par-

tie de la Belgique, de sa frontière avec la France, au sud-ouest, jusqu'à Anvers, lieu de naissance du poète. L'Escaut y est rappelé avec dépouillement : on croit



entendre, à travers les mots, les méandres du fleuve, mais aussi le paysage qui l'entoure et les êtres qui y vivent.


Le recueil se présente comme un itinéraire. Ainsi s'arrête-t-on d'abord à Antoing, là où « [d]e quelque côté que / tombent les choses / la ligne reste droite », puis à Tournai, à Audenarde (*Oudenaarde*, en néerlandais), et dans d'autres villes aux noms fort inspirants tel Termonde (*Dendermonde*), où l'on voudrait « que le poème / puisse parler au / vent qui ne comprend que le vent // que le chant puisse chanter la mort / qui ne comprend que / la mort / et cependant / il faut finir le mot mouette / au-dessus de nos cris ».

Dans des vers courts et rythmés, Lambersy nous offre des métaphores à la



fois puissantes et sobres, enracinées dans le paysage. Le poète, bien que recréant en quelque sorte sa propre naissance, s'efface ici pour faire parler le ciel, l'eau, les arbres, la brique des maisons, les oiseaux. Le temps qui passe, mais aussi la continuité entre les choses ou les époques, voire leur immuabilité sont comme un

arrière-pays aux poèmes, habités d'abord par la matière et le quotidien.

Opium éditions fait aussi paraître un tiré à part comprenant des extraits d'*Escaut ! Salut* accompagnés de belles photographies en noir et blanc de Romain Mallet. 

1. Werner Lambersy, *Escaut ! Salut / Schelde ! Gegroet*, édition bilingue français-néerlandais (trad. du français par Guy Commerman), et Werner Lambersy et Romain Mallet, *Escaut ! Salut*, Opium, Paris, 2015, coffret de deux livres, 123 p. et 60 p. ; 60 €.

* **Judy Quinn** a publié trois recueils de poésie dont *Six heures vingt* (2010 ; premier prix catégorie poésie des Prix littéraires de Radio-Canada) et deux romans dont *Hunter s'est laissé couler* (prix Robert-Cliche 2012).

Pierre Nepveu

LA DURETÉ DES MATIÈRES ET DE L'EAU

Le Noroît, Montréal, 2015, 107 p. ; 20 \$

Pierre Nepveu nous donne ici un livre plein de souffrance diffuse, qui cherche néanmoins l'apaisement, le pardon à travers les mots. Le vent du nord y souffle fort, assèche, détruit, mais parfois celui du sud-ouest, de l'été, ramène avec lui les odeurs de la vie. Et même l'hiver, dans son expérience de l'extrême, peut pousser le désespéré à « râper [ses] fonds de vérité pour en extraire des perles ».

Comme le rappelle l'auteur dans une note, les poèmes de ce recueil sont habités par les paysages bordant le Saint-Laurent près de l'île de Montréal, à Verdun, Lasalle et Lachine. L'observation attentive de ces rives sera l'occasion pour lui d'exprimer son rapport au présent. Celui-ci est souvent synonyme de solitude, malgré toutes les tentatives pour se rapprocher des autres, un homme aveugle, une jeune femme chantonnant sur son vélo. Le présent se donne comme un flux ininterrompu, impossible à saisir. Le poète écrira d'ailleurs qu'il est « prisonnier d'un monde fruité qui ignore tout de [lui] ».

« Tu ne guériras pas, disait une voix », même si, lira-t-on plus loin, « on cherche un point faible dans la structure des atomes ». C'est le constat de la nuit qui s'approche, qu'il fera de plus en plus noir, que l'on verra de moins en moins bien, que l'on

comprendra de moins en moins. Les visions du paysage fluvial sont peut-être les dernières qui s'offrent au poète. Elles sont à prendre telles qu'elles ont toujours été, étrangères, et non comme des signes ou les miroirs d'une identité affolée.

Dans les parties « Stations Lachine » et « Dénouement », qui ferment le recueil, l'eau se calme, dirait-on. Quelques ressacs encore, mais c'est le calme souhaité – ou presque – devant l'éternité du présent. Alors, tout se mêle, les figures du passé revivent.

La poésie de Pierre Nepveu est telle qu'on l'a connue dans *Lignes aériennes* ou *Les verbes majeurs* : parfois révoltée, mais plus souvent contemplative, près du battement des choses, métaphysique et questionnante. On y sent le temps qui passe, ravage, rase « les pensées hautes ». Elle s'adresse à celui ou celle qui, comme le poète, croit que les vies « se brisent et se renouent », qu'« on ne part pas ».

Judy Quinn

